

Bulletin météorologique.

Washington, 22 novembre.—Indications pour la Louisiane—Tempé- beau, le froid continuant; tempé- légers vents du nord-est.

LA FUITE

VOLTAIRE.

Dans une scène du Struensee de M. Meurice, drame représenté, l'un de ces derniers soirs, à la Comédie-Française, on conte que M. de Voltaire, commensal de S. M. le roi de Prusse, s'est enfui de Berlin, emportant un manuscrit du grand Frédéric au fond de sa valise, et qu'il a été, de ce chef, poursuivi par la police et même quelque peu arrêté. L'épisode est parfaitement historique. Je n'en sais guère de plus curieux dans la chronique du dix-huitième siècle, et, puis qu'il a plu à un auteur dramatique de l'évoquer, peut-être me sera-t-il permis d'en déchirer les étranges voiles et de rapporter, ici, les choses par le menu. Le sujet en vaut bien la peine. Depuis longtemps, M. de Voltaire recevait du monarque prussien l'hospitalité la plus distinguée. Le philosophe trouvait sa vie douce chez son royal ami. Quels dithyrambes n'a-t-il pas consacrés à la ville de Berlin "grande, bien mieux peignée que Paris même"; au souper du palais, qui sont délicieux, "où l'on parle raison, esprit, science et où la liberté règne"; au Roi, "qui est l'âme de tout cela"; aux châteaux, spectacles, carrousels, opéras, comédies, manœuvres de guerre; à la représentation de la Mort de César, donnée à Potsdam en octobre 1750, et dans laquelle le prince Henri s'est montré "parfait acteur"; à tout ce qu'il a rencontré de "reines affables, de princesses charmantes, de filles d'honneur belles et bien faites". Songez que le célèbre écrivain est assez mal en cour à Versailles et qu'à son arrivée en Prusse il a reçu la clef de chambellan, la croix et le ruban de l'Ordre du Mérite, et des cajole- ries, et des hommages, et des agréments à n'en plus finir!... Durant des mois, le charme s'est prolongé. Même on ne demandait qu'il le prolonger encore, sauf quelques nuances légères. Mais tant pis pour qui ne sait pas prendre les hommes comme ils sont et les nuances à leur valeur. M. de Voltaire est tracassier de nature; il faut absolument qu'il se plaigne à tout propos, et de pures bagatelles. Son humeur, un moment contenue, n'a pas tardé à s'émancher. Un jour, c'est sa table qu'il juge mal servie et pavrement fournie, à peine pour six convits. Un autre jour, c'est Maupeituis, le président de l'Académie royale, qui l'exaspère. Est-ce qu'on est en droit de présider n'importe quoi quand Voltaire est à portée? Voilà Maupeituis criblé de traits satiriques. Le malheureux président! Vous n'ignorez peut-être pas que, chargé par Louis XV de déterminer l'appâtissement de la terre, il a, par un faux calcul, affirmé notre globe si plat, qu'il en est devenu courtisan de Frédéric. L'auteur de la Henriade, pour ne pas perdre l'habitude des pamphlets, lui décoche une certaine Diatribe du docteur Alakia, médecin du Pape, qu'il lit au Roi, dont Sa Majesté

rit aux larmes, et qui, dument interdite, et audacieusement publiée, est, trente-cinq jours plus tard, brûlée à Berlin, par la main du bourreau et dévorée en lieue par l'Europe entière. Seulement, à partir de ce jour, les relations du monarque et du philosophe sont un peu plus difficiles. Le grand Frédéric et si narquois!...

Ne pensons pas que M. de Voltaire ne se repente. Nullement. Mais la capitale prussienne ne lui semble plus tout à fait une aussi belle ville, avec ses palais et ses spectacles, ses raisonnements, ses charmes affables, ses princesses charmantes, et tout ce qui s'ensuit. Comment faire, cependant, pour se procurer son congé, selon toutes les convenances? On connaît l'historiette de Frédéric accordant au violoncelliste Dupont la permission de quitter ses Etats le faisant griser abominablement dans un souper d'adieu et arrachant à sa griserie la signature d'un engagement en qualité de tambour de sa garde. Impossible, désormais, à Dupont d'être éloigné sans déserteur. Ce n'est plus un violoncelliste français; c'est un tambour prussien.

Voltaire n'a-t-il pas à craindre une plaisanterie de ce genre? Eh! qui sait? Qu'il allègue des raisons de santé et d'affaires et se décide à renvoyer au prince son brevet de pension, sa croix du Mérite et sa clef de chambellan, le prince lui retourne le tout avec une forte dose de quinquina pour se guérir. "Laissez-moi, du moins, aller prendre les eaux de Plombières, fait l'écrivain. — Point du tout, répond Frédéric, les eaux de Silésie sont bien meilleures." Le pamphlétaire insiste, agresse son esprit, déploie toutes ses grâces, obtient ce qu'il désire, sous la réserve qu'il reviendra à Berlin... serviteur! Le bagage du libéré prend le chemin de Leipzig par voie de roulage, et Voltaire monte en voiture en compagnie de son secrétaire, le fidèle Colliui.

Ah! le bon carrosse que celui de M. Voltaire: "Un carrosse-coupe, large, commode, bien suspendu, garni partout de poches et de magasins." Le derrière est chargé de deux malles et le devant de quelques valises; sur le banc, deux laquais ont pris place, dont l'un, à l'ordinaire, sert de copiste. Le maître et le secrétaire gardent avec eux, soigneusement, les portefeuilles de manuscrits, la cassette où est l'argent et les effets de prix. Quatre chevaux, et cinq même si les routes sont douteuses, tirent l'imposante machine. Par tout le pays traversé, l'on s'émervaille d'un si beau train! On donne à Voltaire du comte et du baron autant qu'il en peut vouloir, et il gagne ainsi Leipzig sans encombre, au milieu de l'étonnement universel.

Plombières est bien loin. On est fort enthousiaste du philosophe en Saxe. De plus, il y a d'excellentes imprimeries à Leipzig. Que penserait-on de Voltaire s'il ne s'arrêtait à recevoir des hommages et à faire imprimer des pamphlets? Dans l'un de ces libelles figurent quelques vers inédits de Frédéric... Eh! parbleu! le Roi a confié à son cher ami tout un gros volume de poésies très lestes, et le cher ami a oublié de le lui rendre. Pour le coup, le souverain de Potsdam n'a plus envie de rire. Il dépêche à son résident de Francfort, le baron de Freytag, un ordre ainsi conçu: "M. de Voltaire passera prochainement à Francfort. Ayez à lui réclamer sa clef de chambellan, ainsi que sa croix et son ruban du Mérite, et à saisir, dans ses caisses, un livre de poésies de la main du Roi et, en gé-

néral, ses livres et ses bijoux, qu'il est gardé par des soldats baionnette au fusil. Elle veut à tout prix partager son sort. Sur l'ordre du baron, elle est elle-même arrêtée, et, comme elle se débat, meurtrie de coups de crosse sur la hanche. Crie de rage! convulsions! De force on l'enferme dans un galetas avec un factionnaire, lequel, pour se remettre de toute alarme, commence par se faire apporter copieusement à manger et à boire. Et qu'advient-il, en fin de compte, de cet absurde imbroglio dont le tapage se répand? Le roi Frédéric est furieux de la stupidité de son Freytag et lui demande: "Il ne faut pas faire plus de bruit qu'une affaire n'en mérite. Je veux que celle-ci en reste là." Voltaire et sa nièce rendus à la liberté, poursuivirent leur voyage à la grande confusion du soldat. C'est toujours à la confusion de ces sortes de gens que ces affaires se dénouent.

FOURREAU. Mme Sarah Bernhardt a écrit à M. Navarre, président du Conseil municipal de Paris, la lettre suivante sous la date du 12 novembre dernier: Monsieur, N'ayant pas l'honneur de vous connaître, j'ai demandé à M. Bourgeois une lettre pour vous. Je voulais aller moi-même vous porter cette lettre et causer avec vous, mais je suis forcé de garder la chambre, aujourd'hui, ayant besoin de toutes mes forces pour m'écouter.

Sarah Bernhardt directrice de théâtre.

Mme Sarah Bernhardt a écrit à M. Navarre, président du Conseil municipal de Paris, la lettre suivante sous la date du 12 novembre dernier: Monsieur, N'ayant pas l'honneur de vous connaître, j'ai demandé à M. Bourgeois une lettre pour vous. Je voulais aller moi-même vous porter cette lettre et causer avec vous, mais je suis forcé de garder la chambre, aujourd'hui, ayant besoin de toutes mes forces pour m'écouter.

Si je pouvais vous voir, monsieur, il me semble que je vous conviendrais qu'il faut m'accorder votre grand et complet appui. Voilà cinq ans que je suis directrice de la Renaissance. J'y ai fait toujours des choses d'art, mais j'ai l'éternel chagrin de ne pouvoir les présenter au grand public; mon théâtre est trop petit et les places un peu chères, à cause de la petitesse même de mon théâtre.

Il me semble que si j'avais le théâtre des Nations, sous-cieux qui désirent voir les belles choses que je présente au public—c'est-à-dire la classe moyenne—pourrait venir, et je propagerais ainsi l'art noble, réparateur et instructif. Si vous pouvez, monsieur, me recevoir demain dimanche, ou me faire l'honneur de venir chez moi, je vous exposerai mes idées.

Mille excuses et mille remerciements, monsieur. SARAH BERNHARDT. Cette proposition de Mme Sarah Bernhardt a été faite au Conseil municipal par la voie ordinaire. M. Henri Rochefort est allé à l'Hôtel de Ville appuyer la demande de M. Grébeuval, rapporteur général du budget, et le Conseil municipal a dû être appelé à voter sur cette proposition inattendue. Selon toute probabilité, le vote aura été favorable à Mme Sarah Bernhardt, nous le saurons bientôt, car elle offre à la Ville 100,000 francs de loyer annuel contre 80,000 francs offerts par MM. Monza et Milliaud.

Le bail serait de 10, 12 ou 15 années, au choix de la Ville. Mme Sarah Bernhardt entrerait en possession au 1er janvier prochain.

A la Côte.

Detroit, Michigan, 22 novembre.—On annonce cette après-midi qu'un petit schooner a rencontré l'ouragan de neige sur le lac Erié et s'est échoué près de Bar Point. Le capitaine du navire est arrivé, dit-on, à Amherstburg, aujourd'hui. Il dit que les vagues couvrent le navire. On craint qu'il ne soit mis en pièces avant le sauvetage des hommes de l'équipage. Le nom du schooner est "Safes".

Les ambassades françaises à l'étranger.

Le ministre des affaires étrangères en France va demander au Parlement d'augmenter les frais de représentation pour deux de ses grandes ambassades: celles de Vienne et de Rome (Quirinal), afin de compenser l'infériorité dans laquelle se trouvent leurs représentants dans ces deux capitales à l'égard de leurs collègues des autres puissances, et de leur permettre de supporter les charges très onéreuses de loyer qui leur incombent.

On sait qu'actuellement les émoluments de tous leurs agents diplomatiques sont divisés en deux parts: 1. le traitement proprement dit; 2. les frais de représentation. En particulier, les dix ambassades françaises reçoivent tous un traitement égal de 40,000 francs. Quant aux frais de représentation, ils sont actuellement fixés de la manière suivante: Berlin, 100,000 francs; Berne, 20,000 francs; Constantinople, 100,000 francs; Londres, 160,000 francs; Madrid, 80,000 francs; Rome (Saint-Siège), 70,000 francs; Saint-Petersbourg, 170,000 francs; Vienne, 150,000 francs; Washington, 100,000 francs.

Récemment, le ministre des affaires étrangères avait réduit de 10,000 fr. les frais alloués à l'ambassade de Madrid, pour augmenter d'autant ceux de l'ambassade de Rome (Italie). Méanmoins il se voit obligé de redemander 50,000 fr. de plus pour Rome, dont l'ambassadeur dispose ainsi de 170,000 francs de frais, et 20,000 pour Vienne dont l'ambassadeur dispose d'une égale somme de 170,000 francs.

Le Maria Teresa.

New York, 22 novembre.—Edward Webber, second officier du vapeur Antilla, actuellement dans le port de New York, dit aujourd'hui qu'au passage de son navire à l'île du Chat le croiseur espagnol Maria Teresa était échoué dans quelques pieds d'eau environ et que le rescac arrivait au port. Le bâtiment n'était pas échoué sur des rocs mais avait l'avant enfoncé dans le sable.

Si la marée n'avait pas été si haute je crois que nous aurions pu remorquer le Maria-Teresa, a dit M. Webber. Mon opinion, comme celle des résidents de l'île du Chat, est que pour quelque raison ceux qui se trouvaient à bord du croiseur espagnol ont tenté de le couler avant qu'il soit entraîné à la dérive dans la tempête.

Tous les hublots au-dessus de la ligne de flottaison étaient ouverts, et malgré cela il n'y avait que trois pieds d'eau dans la cale quand le bâtiment a été jeté à la côte. Je crois, a dit M. Webber en terminant, que l'équipage quand il a quitté le navire, désirait ardemment qu'on n'en entendit plus parler.

Retraite de deux amiraux.

Mouvements dans la marine.

Washington, 22 novembre.—Le contre amiral Joseph N. Miller, qui vient de quitter le commandement de la station du Pacifique, a été placé sur la liste de retraite pour raison d'âge. La vacance créée ainsi dans le plus haut grade de la marine va être remplie par la promotion du commodore H. L. Howison, qui commande maintenant le chantier de marine de Boston. Le Capt. H. F. Pickens va être élevé au grade de commodore; d'autres promotions seront faites. Les ordres de la marine annoncent la retraite du contre-amiral Francis B. Busee, pour le 25 courant. L'amiral Busee a le commandement du chantier de marine de New York, qui est considéré comme le

poste le plus important qu'il y ait dans la marine des Etats-Unis.

Le contre-amiral Dewey prendra le rang de contre-amiral, lors de la retraite de l'amiral Busee, le mois prochain. On affirme que le Président va recommander au Congrès de rétablir le grade d'amiral en l'honneur de l'amiral Dewey. Le commodore J. W. Philip, qui commande pour le moment la station du Nord de l'Atlantique, va être appelé à commander le chantier, soit de New York, soit de Boston.

Envoi de troupes à la Havane.

Savannah, Georgie, 22 novembre.—Le premier bataillon du deuxième régiment de volontaires du génie est parti ce soir pour Port Tampa, où il s'embarquera à destination de la Havane. Ces hommes sont les premiers qu'envoie le gouvernement des Etats-Unis à la Havane. Le bataillon est commandé par le major Richard Henry Savage, le romancier bien connu.

Concession importante de Chemin de Fer en Chine.

Londres, 23 novembre.—On lit dans le Daily News: Le syndicat du chemin de fer anglo-chinois a obtenu une importante concession pour une ligne ferrée, partant de Canton, dans la province de Sze Chung, et traversant le Yang Tse Kiang, spécialement à Sui Fa, où il se relie à l'extension du chemin de Kirmasie.

AMUSEMENTS.

Tulane.

Foule énorme, hier soir, au Tulane, on donnait "The School for Scandal" avec MM. Ward, James et Miss Kidder; il n'en fallait pas davantage pour attirer la plus grande partie de la population intelligente de la Cité du Croissant. La comédie de Sheridan a produit son effet accoutumé. Ce qui faisait de cette exécution un événement, c'est que MM. Levy James et Fred Ward y jouaient deux des principaux rôles. Ils ont, avec Miss Kidder, et les honneurs de la soirée. Ce matin, Hamlet; ce soir, The School for Scandal. Jeudi matin, jour d'actions de grâces, même pièce.

Grand Opera House.

Belle salle, hier soir, au Grand Opera House. Comme nous l'avons déjà dit, on y jouait deux comédies charmantes: "Two can play at the same game"; et "Turn up". Elles ont intéressé le public, toute la soirée, et ont assuré à ce théâtre une belle franchise jusqu'à la fin de la semaine. Ces interprétations habiles font le plus grand honneur à la troupe de M. Greenwall.

St-Charles.

Jamais, jusqu'ici, le directeur Hopkins n'a fait d'aussi généreux efforts que cette semaine, pour satisfaire les patrons du St-Charles. Il nous donne "Lynwood", un drame de premier ordre, interprété par une compagnie d'élite, à la tête de laquelle il vient de placer Miss Maud Edna Hall qui, à force de talent, vient, presque à première vue, de conquérir son public. Elle a, dimanche et lundi, enlevé tous les suffrages du parterre, en compagnie de M. Mortimer Snow, qui a lutté avec elle de verve et de sentiment dramatique. Puis sont venues les monologues de Ezra Kendall, qui ont emporté le public. Son début, son jeu, son chant, ont provoqué les bravos de toute la salle. Miss Hayden, grâce à sa voix exceptionnelle a fait thés. Les scènes de ventriloque de M. A. O'Duncan, ont achevé la conquête des spectateurs, ainsi que les vues du Biographe. La semaine prochaine, la troupe

Hopkins interprétera "Inocg," et produira des variétés aussi nouvelles qu'intéressantes.

Théâtre de l'Opéra Français.

Le Barbier — M. Godefroy — Mme Bergès.

Nous venons d'assister à une excellente représentation du Barbier de Séville, où figuraient au premier plan, deux superbes artistes, M. Godefroy, baryton, et Mme Bergès, chanteuse légère. La voix de M. Godefroy a tout d'abord étonné le public; on ne s'attendait pas à entendre une aussi belle voix, pleine, ample, généreuse, d'une si grande étendue; et elle est maniée fort habilement par son heureux possesseur. Le jeu de M. Godefroy fut son chant. C'est un véritable artiste. Toute la salle l'a acclamé; ce n'était que justice. C'est le plus complet Figaro que nous ayons eu à la Nouvelle-Orléans.

Nous en dirons autant de Mme Bergès. Jolie femme, très jolie voix, et excellente méthode. Beau coup de charmes dans la personne, le jeu et le chant. Elle a très remarquablement dit et vocalisé son air du 2ème acte. Encore une précieuse acquisition que nous devons à la direction. M. Barthe a une jolie voix de ténor. Il s'est adroitement tiré d'affaires dans le rôle charmant, mais chargé de difficultés, d'Almaviva. M. Darnaud a très bien détaillé le fameux air de la Calomnie, et M. Faber fait un très bon Bartholo. Demain, jeudi, en matinée, "La Mascotte," avec tout le personnel de l'opérette et le corps de ballet. Demain soir, "Les Huguenots," avec toute la troupe de grand opéra.

Académie de Musique.

La "Bohemian Girl," l'œuvre de Balfe, telle qu'elle est interprétée par la troupe Murray-Lane, a fait un prodigieux effet. On fait littéralement queue, depuis dimanche, au contrôle de l'Académie pour pouvoir entendre Miss Laura Millard dans son magnifique rôle d'Arline. Plusieurs de ses airs ont été bissés et triésés. M. Murray, de son côté, continue à enchainer le public qui l'accable de bravos. Aujourd'hui, en matinée, reproduction du même opéra, le chef-d'œuvre de Balfe. Demain, jour d'actions de grâces grande matinée, aux prix populaires. La salle sera comble pour entendre une fois de plus la "Bohemian Girl."

Crescent.

Hier soir, aujourd'hui et toute la semaine, représentations des ministres de la troupe West, une des meilleures que nous ayons eues à la Nouvelle-Orléans. Excellent ensemble, jolies voix, chanteurs de valeur, et scènes de comédie très amusantes. Ces ministres possèdent aussi un très bon orchestre, bien complet.

Tivoli Circle.

EXPOSITION D'ANIMAUX.

Il y a, en ce moment, installée au Tivoli Circle, une superbe exposition de pontes, de chiens, de singes, etc., la plus complète et, tout à la fois, la mieux choisie qu'il y ait en Amérique. Prix d'entrée, 20 cents; pour les enfants, 10 cents.

MOT DE LA FIN.

Z... le remisier, qui est bossu, comme chacun le sait, vient de faire faillite. —Parbleu! dit S... en apprenant la nouvelle, la fortune lui a tourné le dos.

depuis le jour funeste où sa manivelle étoile l'avait mis en présence de cette femme. Comme le malheureux s'était appuyé sur lui! sur tous ceux qui l'aimaient!... Sa mère morte de désespoir... Liliane torturée!... Lui! Il cherchait comment il avait pu supporter tout cela, comment il n'était pas mort à la peine comme sa pauvre mère. Et maintenant quel avenir?... Toute la vie pour Paul, c'était son amour. Et cet amour était connu désormais... n'était plus un secret pour ceux qui jamais n'auraient dû le soupçonner. N'allant-on pas les séparer pour toujours? C'en était fini des douces causeries, des heures passées ensemble... L'âme du malheureux jeune homme était triste jusqu'à la mort. Il se demandait s'il ne valait pas mieux pour lui rester condamné... partir... partir sans espoir de retour, puisque probablement il ne pourrait plus revoir Liliane, sa vie!... Il se voyait séparé de tout, le cœur vide. Et jamais il ne s'était senti si triste encore qu'en cette matinée où il se trouvait entre le corps de sa mère morte, bientôt emportée et la femme aimée dont on allait peut-être le séparer pour

toujours!... Il n'eut plus la force de résister à son chagrin... Il s'y abandonna et donna libre cours aux sanglots qui l'étroublaient... Liliane le laissa pleurer. Elle avait marché jusqu'à la fenêtre et s'y tenait immobile, le nez aux vitres, regardant dans la rue sans rien voir... Il pleurait légèrement, une petite pluie fine ressemblant à une fumée et qui répandait sur toutes choses une teinte amère de mélancolie. Le ciel était gris, d'un gris uniforme et monotone, sans une éclaircie... Le bruit de la porte en s'ouvrant la fit retourner... C'était une religieuse qui entra. Elle venait prévenir que les agents restés dans l'antichambre l'avaient avertie que le temps accordé au prisonnier était écoulé... qu'il fallait partir... Elle se retira. Liliane alla vers son ami... lui mit la main sur l'épaule, l'arrachant à sa douleur... Paul tourna la tête... —Il faut partir, dit doucement la jeune femme... Paul la regarda d'un air hébété... —Partir! Il paraissait ne pas comprendre, ne pas se rendre compte... —Les agents vous ont prévenu que l'heure est passée. —Ah! oui! fit le jeune hom-

me... j'oubliais... Je ne suis pas libre... pas libre de pleurer! Il se jeta sur le lit de sa mère. —Ma mère, ma tendre mère, on m'éloigne de toi! — On nous sépare... On trouve que nous sommes restés trop longtemps ensemble... et on m'emmène... et je ne te reverrai plus sans doute... plus jamais... je ne serai pas là quand on enfournera ton corps sous la terre... quand tu t'en iras pour toujours... Adieu donc... Et pardon, pardon encore, pour tout le mal que je t'ai fait involontairement! Liliane le prit par le bras, l'enveloppant doucement. —Voyons, mon ami, soyez fort!... —Je suis à bout de force et d'énergie... murmura le malheureux... tout me fuit... tout m'abandonne... vous même. —Moi? se récria la jeune femme. —N'allez-vous pas m'être enlevée? —Et pourquoi donc? —Maintenant que votre mari sait que nous nous aimons. —Mon mari?... Je ne le reverrai plus... plus jamais. Son père même veut nous séparer. —Il a sur vous des droits... —Rien... c'est désormais un étranger pour moi... plus qu'un étranger... un ennemi... Je ne lui demande plus que de me rendre ma fille... —Mais il ne la rendra pas si

vous ne revenez pas à lui... Et jamais moi je n'accepterai ce sacrifice. Jamais je ne permettrai que vous me sacrifiiez votre enfant si votre cœur en avait le désir. —Je ne sacrifierai, dit Liliane, ni ma fille, ni mon amour. Tous les deux me sont également chers. Je ne pourrais pas plus vivre sans l'une que sans l'autre. Et j'ai l'âme pleine d'espoir. —Moi, dit tristement Paul, je n'espère plus de pareilles joies. Elles ne sont pas faites pour la terre, et je ne sais même pas si on les goûte au ciel... Réunis, nous! libres de nous aimer! —Et pourquoi pas? —Jamais encore je n'ai osé le rêver. Je me contentais des heures surprises à la dérochée, des heures volées... Et je vois même cette consolation s'éloigner de moi... —Quand l'amour est grand, pur et fort comme le nôtre, dit Liliane, il finit par triompher de tous les obstacles... —Et comment triomphera-t-il? —Je n'en sais rien encore, fit la jeune femme, dont les yeux brillaient d'une flamme d'extase, mais je sens qu'à cette heure Dieu travaille enfin pour nous... Est-ce la prière de votre mère qui est maintenant près de lui? Peut-être... Mais la confiance est revenue en moi... éplait tout mon être... Et je commence à respirer, à croire à bon-heur.

—Vos paroles me réconfortent, dit Paul, mettez un peu de lumière dans mon cœur si sombre et si triste... Mais quoi qu'il arrive, que nous soyons un jour réunis, ou que nous soyons à jamais séparés, jamais femme n'aura été aimée comme je t'aimais! —Je le sais, mon Paul, mon ami, s'écria en pleurant la jeune femme... et moi-même... Elle fut interrompue par la porte s'ouvrant de nouveau... On venait chercher Paul. Le jeune homme embrassa une dernière fois sa mère, fit ses adieux à Liliane et disparut... et il sembla à la mère de Reine que toute sa joie tombait; son exaltation s'éteignit... et tout devint noir autour d'elle, maintenant que Paul n'était plus là. Elle se laissa choir au pied du lit de Mme de Lagarde et s'écria: —O mère sainte, mère vénérée, priez pour nous! II M. Vernier s'était enfermé dans son cabinet, et voulant être seul, il avait renvoyé son greffier... Puis il avait pris les papiers contenant l'interrogatoire de Paul de Lagarde, et il relisait cet interrogatoire... Il était stupéfait de la facilité avec laquelle on se laisse abuser, quand on est sous l'empire d'une idée fixe... Persuadé que Paul de Lagarde

était coupable, il avait tout rapporté à cette croyance, irrité de la résistance de l'inculpé à avouer son crime... de son obstination à ne vouloir pas faire la lumière sur les points restés obscurs dans l'affaire... Comme tout s'éclaircissait maintenant qu'il voyait les choses sous un autre angle! Comme les réponses de Paul, qu'il jugeait ambiguës, pleines de réticences, lui apparaissaient claires et simples! Avant tout, au-dessus de tout, même de son honneur et de sa vie, le jeune homme voulait sauver le secret de son amour, et tout dans son interrogatoire converger vers ce but. Le juge d'instruction le comprenait à cette heure, et l'admirait la grande âme de celui qui prenait pour un criminel plein d'astuce. Comme on est trompé, et quelle est donc la fragilité des jugements humains! Le magistrat en était épouvanté. De temps en temps, il laissait tomber sa tête dans ses mains, et il restait immobile, effrayé des conséquences qu'aurait pu avoir son erreur... Puis il cherchait comment il pourrait la réparer brillamment, avec éclat, comme elle devait l'être. Il rêvait d'une séance de réhabilitation qui aurait la renommée d'une séance de cour d'assises. Les magistrats qui avaient condamné Paul, le jury, l'avocat général, le public, tous seraient

là pour entendre déclarer l'innocence du jeune homme, proclamer hautement que la justice s'était trompée et faire amende honorable... Et lui, le premier, avant tous, viendrait déplorer son erreur et montrer tremblants et pâles à leur banc de honte les véritables criminels... Tel était, depuis qu'il savait tout, le rêve de M. Vernier, rêve insensé, irrésistible, car il n'ignorait pas qu'on ne lui accorderait pas cette satisfaction... Il aurait fallu pour cela des lois spéciales. Tout se bornerait, l'innocence de Paul dix fois prouvée, à remettre en liberté sans un mot d'excuse, avec une sorte de mauvaise grâce, le malheureux condamné... Et lui, alors, cette œuvre de réparation terminée, il donnerait sa démission et se retirerait... Pendant que le magistrat était absorbé par ces pensées, par ces songes de justice, on frappa doucement à la porte; l'huissier annonça: A continuer.

Strop calamité de Mme Winslow.

Ce coup a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. C'EST LE SEUL MÉDICAMENT AMOULINÉ EN RIVÉS ET SOULAGE LES DOULEURS GÉNÉRIÈS LE COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente dans toutes les pharmacies dans le monde entier. Soyez soigné pour la diarrhée et le coup de ventre de l'enfant. Un grand pas d'après vingt-cinq ans de l'expérience.